

Rebelles de la mondialisation

A la recherche des enfants, mineurs et migrants, d'une ville frontière

Mercedes Jiménez Alvarez

DANS **LA PENSÉE DE MIDI 2008/1 N° 23**, PAGES 65 À 68
ÉDITIONS **ACTES SUD**

ISSN 1621-5338

ISBN 2742772957

DOI 10.3917/lpm.023.0065

Date de mise en ligne : 01/12/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-la-pensee-de-midi-2008-1-page-65?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Actes Sud.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Rebelles de la mondialisation

A la recherche des enfants, mineurs et migrants, d'une ville frontière.

“Oui, c’est vrai. On m’appelle Sheitan⁽¹⁾, mais mon vrai nom est Ismaël. Je vis près de Plasatoro⁽²⁾, un quartier qui ne vaut rien, avec ses rues toutes défoncées et jonchées de poubelles... Ils ont beau repeindre en blanc les façades pour que, depuis l’extérieur, tout semble nickel, ma maison n’est même pas terminée. On dirait qu’ils veulent construire un décor en carton-pâte pour un film alors que pour nous, dans nos maisons, rien n’a changé.

C’est ça aussi, Tanger.

Oui, je suis parti en Espagne. Je me suis caché sous un camion dans le port de Tanger. Ici, les policiers sont sans pitié avec toi. Ils te frappent avec une corde sur la plante des pieds, ils t’obligent à quitter tes vêtements, te prennent même ton argent. Ils ont des chiens, dont l’un s’appelle Sadam. Je peux vous dire que tous les jeunes comme moi le connaissent. Les policiers poussent leurs chiens à nous mordre, et nous, on leur tire des pierres. Si tu as le malheur d’être pris, tu es perdu. Ils font monter les “laarobi⁽³⁾” dans un bus en leur disant qu’ils vont être raccompagnés chez eux. Mais c’est faux, on les dépose en plein milieu de l’autoroute et ils n’ont plus alors qu’à rentrer à pied ou à faire de l’auto-stop...

* Prépare une thèse d’anthropologie sur les mineurs candidats à la migration.

(1) Diable. (*Toutes les notes sont de l’auteur.*)

(2) Plasatoro est le nom donné au quartier de Tanger situé aux alentours des anciennes arènes (“plaza de Toros” en espagnol) datant de l’époque internationale.

(3) Ismaël se réfère aux enfants qui vivent dans la périphérie de Tanger, principalement ceux qui sont originaires de Kelaa, de Beni Mellal, etc., qui arrivent à Tanger dans l’espoir d’émigrer clandestinement.

Ce qui se passe dans le port, c'est un cauchemar. Des enfants meurent écrasés sous les camions. La police, quant à elle, est de plus en plus présente. Moi, je reste avec les jeunes de mon quartier dans une zone appelée Dar Baroud. C'est un peu comme notre territoire. Même les autres garçons n'osent pas s'en approcher. Hier, dans le port, un policier m'a frappé, mais j'ai réussi à me sauver. C'est bien pour une raison qu'on me surnomme Sheitan. En effet, moi, j'ai réussi à aller à Barcelone, avec un ami. J'ai eu de la chance, tu sais, car j'ai fait tout le voyage sous un camion. Après quelques mois passés là-bas, on m'a dit que je devais retourner au Maroc. Alors, je me suis échappé du centre. Pourquoi retourner au Maroc ? Mon père nous traite mal et il n'y a rien chez moi... Ma mère ne travaille pas. Ce sont mes sœurs qui, à elles seules, rapportent un peu d'argent à la maison. Elles travaillent au port où elles décortiquent des crevettes pour un salaire de misère... Tu t'imagines toi, en train de travailler dans un endroit où tu meurs de froid ?

En Espagne, j'ai vécu un temps dans la rue. Puis on m'a dit que je pourrais revenir au Maroc quand je le voudrais, alors je me suis laissé convaincre et je suis retourné au centre. Un jour, les éducateurs du centre nous ont dit : "On ne peut plus rien faire pour vous. Vous allez être rapatriés vers le Maroc. Si quelqu'un de votre famille vit ici, il faut nous le dire pour qu'on puisse l'appeler afin qu'il se charge de vous." Je leur ai donné le téléphone de mon oncle en pensant qu'ils l'appelleraient. Mais l'autre jour, j'étais en train de jouer au foot avec mes amis quand le directeur m'a fait appeler. C'était trois jours avant mon anniversaire. On m'a accompagné jusqu'à son bureau. C'est alors que trois policiers sont arrivés et m'ont passé les menottes. Ils m'ont juste dit : "Tu pars avec nous au Maroc." Je ne voulais pas les suivre et je me suis mis à pleurer. J'avais beau pleurer, je savais qu'il n'y avait rien à faire. Ils m'ont emmené à un commissariat et, de là, à l'aéroport. Je suis arrivé à Tanger vers 11 heures du soir. On m'a alors emmené au commissariat, où j'ai passé la nuit. J'étais dans une pièce avec d'autres personnes, des gens plus vieux que moi et tous avec une drôle de tête. Près d'eux, je n'étais pas tranquille. Le jour suivant, ma mère est venue me chercher.

J'ai seulement attendu deux jours, puis je suis redescendu sur le port... Je vais retourner à Barcelone. Ici, je n'ai rien à faire. Personne ne se conduit correctement avec nous. Bien que nous ne soyons que des mineurs, on nous traite comme des choses et non comme des personnes. J'espère que tu pourras raconter ce que je viens de te dire aux gens importants que tu connais."

MIGRER COMME FORME DE RÉBELLION

Tanger est la ville d'où sont originaires la plupart des mineurs qui tentent d'émigrer seuls et clandestinement vers l'Espagne. Bien que la migration de ces jeunes ait jusqu'à présent été étudiée dans le cadre plus général de la famille, comme s'il s'agissait d'un phénomène faisant partie des stratégies familiales, on commence néanmoins à souligner le fait que ces adolescents mettent en œuvre des stratégies de survie effectives et représentent donc de nouveaux acteurs migratoires. Leur migration prouve l'existence d'une fracture sociale et met en évidence l'échec des familles, qui, ne pouvant pas fournir à leurs enfants les instruments nécessaires pour leur socialisation, sont stigmatisées par les pouvoirs publics comme des "familles déstructurées". Elle met l'accent à la fois sur des jeunes privés de leur droit fondamental à être protégés et sur un Etat qui délègue les questions essentielles ayant trait à la protection sociale à des organisations non gouvernementales ou supragouvernementales.

D'une certaine façon, la migration des jeunes de Tanger est une manière à eux de se rebeller contre les multiples phénomènes qui ont lieu dans leur ville frontière. Face à la hausse du taux de chômage qui les touche de plein fouet, à la précarité liée à l'insertion socioprofessionnelle, à l'accès très limité aux aides sociales de base dont devrait normalement bénéficier la majorité des habitants vivant dans une ville "ruralisée" et étant passés d'une pauvreté rurale à une exclusion urbaine ; face au contrôle social en augmentation dans leurs quartiers, au manque réel de bien-être et, enfin, à un futur sans promesses ni lendemains, ces mineurs ont choisi la voie de la rébellion... Ils rejettent l'ordre social et remettent en cause les adultes, migrant pour "s'inventer une nouvelle vie" en Europe, pour obtenir "papiers et travail" et ainsi pouvoir venir en aide à leurs proches. Ces mineurs se rebellent et échappent au contrôle de leurs familles, de leurs écoles, de leurs quartiers, de la police, aux contrôles d'une "Europe forteresse" qui délocalise au Maroc ses politiques sécuritaires, au contrôle des nombreuses ONG étrangères présentes sur le territoire marocain dans le but de "prévenir" la migration précoce des adolescents. Ils se rebellent contre l'invisibilité dont ils souffrent, comme s'ils criaient de manière silencieuse :

"JE M'EN FOUS DE VOUS QUI RESTEZ ICI. MOI, JE ME DÉBROUILLE A MA MANIÈRE. JE M'EN VAIS COMMENCER UNE AUTRE VIE PARCE QUE CELLE QUE VOUS M'AVEZ PRÉPARÉE, ELLE NE M'INTÉRESSE PAS LE MOINS DU MONDE."

Certains auteurs ont vu dans la migration de ces jeunes une sorte de rite de passage. Mais ce n'est pas d'un passage de l'adolescence à l'âge adulte dont il est question. C'est d'un passage de l'invisibilité à la visibilité. En effet, la migration rend visible ces jeunes. Dans la majorité des cas, cette visibilité est considérée comme un problème. Mais elle permet aussi à ces jeunes de se sentir plus forts, bien qu'au bout du compte leur action soit seulement perçue de manière négative.

(Texte traduit de l'espagnol par Florent Bousson.)